

Le meilleur téléroman de l'année est-il un roman?

L'Héritage. L'automne de Victor-Lévy Beaulieu, Montréal, Les entreprises Radio-Canada et Stanké, 1987, 477 p., 19,95\$.

Louise Milot

Numéro 49, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1988). Compte rendu de [Le meilleur téléroman de l'année est-il un roman? / *L'Héritage. L'automne* de Victor-Lévy Beaulieu, Montréal, Les entreprises Radio-Canada et Stanké, 1987, 477 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 19–20.



Le meilleur téléroman de l'année¹ est-il un roman?

L'Héritage. L'automne de Victor-Lévy Beaulieu, Montréal, Les entreprises Radio-Canada et Stanké, 1987, 477 p., 19,95\$.

Le nouveau téléroman de Victor-Lévy Beaulieu occupe une place si importante, dans la production télévisuelle de cette année, que j'ai bien peur d'avoir été incapable d'en chasser l'influence en lisant le roman. *L'Héritage* (le roman) révèle-t-il d'ailleurs quelque chose que la télévision de Radio-Canada n'ait déjà montré ou ne puisse montrer? Et en mieux car, on le sait, une image vaut mille mots.

La chose la plus frappante — et la plus inquiétante peut-être — qui puisse advenir à un lecteur ou à une lectrice de ce roman « automnal » de Victor-Lévy Beaulieu, c'est bien de constater en effet, si il ou elle a vu ne serait-ce que quelques épisodes de la série télévisée, combien est parfaitement réussi l'effet de réversibilité du téléroman au livre. Que cette lectrice ou ce lecteur ait lu le roman pendant un laps de temps couvrant un ou deux épisodes de la série télévisée — ce fut mon cas — et je les mets au défi de pouvoir affirmer, à propos d'un événement de la trame narrative, si le récit en avait été lu dans le roman la veille, ou si ce n'était pas plutôt l'image qui en avait été captée à la télé le jour d'avant.

Bref, je ne connais pas la petite histoire de l'écriture de *L'Héritage*, ni celle de la réalisation de sa version télévisée; et j'ignore quel est le projet — écrit ou visuel — qui a précédé et généré l'autre; mais de deux choses l'une :

— ou bien l'auteur, Victor-Lévy Beaulieu, a eu une chance inouïe dans le choix de ses comédiens, ceux-ci « colant » on ne peut mieux à la description qui avait été faite d'eux antérieurement dans le livre;



Victor-Lévy Beaulieu

Photo: Athé

— ou bien, ce qui semble plus vraisemblable, les comédiens étaient déjà à peu près choisis — certains d'entre eux tout au moins — avant l'écriture définitive du roman.

L'effet de superposition est en tout cas saisissant. De la « prodigieuse chevelure blonde » de Myriam (p. 21), à Stéphanie, « [t]oute brune de tête et de corps, avec ce quelque chose de sauvage dans la voix et le geste » (p. 21), sans oublier Philippe Couture qui « [d]e plus près encore, [...] se regarde dans le miroir, étonné d'y voir ce qu'il y voit, comme s'il découvrirait son crâne aussi dégarni que l'est une boule de billard, et ses yeux exorbités, comme ceux que les poissons ont dans l'eau polluée du fleuve » (p. 98), le lecteur, s'il se double d'un téléspectateur, ne sait plus d'où tout cela peut bien être parti, de Victor-Lévy Beaulieu lui-même ou de Victor-Lévy Beaulieu observant Jean-Louis Millette. Et il a l'impression, ce lecteur, qu'on lui retire constamment de sous les pieds ce tapis si précieux qui d'habitude tient lieu de référence, qu'on lui refuse tout point de

repère dans la mesure où les deux fictions — l'écrite et la visuelle — tournent sur elles-mêmes. Ne parlons pas des dialogues : à l'image du physique des personnages, ils requièrent si peu d'adaptation qu'à les [re]lire, suite à une émission télévisée, on croit rêver...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la question de la fidélité de l'éventuelle version télévisuelle ou cinématographique d'une œuvre littéraire n'a ici aucune pertinence. Une telle question, qu'on pouvait se poser pour *Bonheur d'occasion*, pour *Le Matou* et plus récemment encore pour *L'Amélanancier*, est ici sans pertinence, du fait même de la stratégie générale d'écriture de *L'Héritage*, à l'intérieur de laquelle il semble, non pas qu'une série télévisée se soit voulue le calque exact d'un roman — ce qui de toute façon est impossible, comme le montre une longue tradition d'adaptation des œuvres littéraires — mais, chose beaucoup plus astucieuse, que c'est le roman qui serait le calque exact de

quelque chose d'autre. C'est lui qui aurait été écrit pour pouvoir devenir, avec le minimum d'adaptation², une série télévisée. Voilà qui est bien différent, nouveau en littérature québécoise³, je crois, et qui pose un problème de genre.

Ce n'est pas le fait d'écrire pour la télévision, bien évidemment, qui fait problème. Mais plutôt le fait que ce quasi «scénario écrit pour la télévision» soit ensuite et/ou en même temps proposé comme roman.

Mais même là, au fond, que peut-on avoir à redire? *L'héritage* (le livre) est bel et bien un roman, même qu'il raconte d'ailleurs des histoires passionnantes à suivre; et on y retrouve bien cette thématique familiale lourde mais incontournable à laquelle nous a habitués l'œuvre romanesque antérieure de Victor-Lévy Beaulieu. S'y retrouve également, et intacte, pourrait-on dire, à travers principalement le personnage double de Philippe Couture, cet autre thème, si fort et si essentiel au travail fictionnel de Victor-Lévy Beaulieu: l'envahissement de toute une vie par un projet d'écriture jamais achevé ou toujours impossible à réaliser. Et comme en surprime dans ce livre-ci, plus que dans les précédents il me semble, cette explosion d'auteurs québécois — de Jacques Ferron à Paul-Marie Lapointe et à Michel Beaulieu — enfin anoblis dans un statut de maître à penser, à l'égal de Proust ou de Doris Lessing.

Alors, dira-t-on, *L'héritage* (le roman) est bien un récit et, qui plus est, un récit de la couleur des récits de Victor-Lévy Beaulieu. Mais ce qui me fait hésiter encore un peu, malgré tout, dans le contexte où ce roman se placerait dans la suite des travaux romanesques de Victor-Lévy Beaulieu, depuis les dix dernières années, c'est que s'il s'agit bien ici d'un récit dans lequel on reconnaît les contenus habituels de Victor-Lévy Beaulieu, on y cherche en vain — j'exagère à peine — le texte habituel de celui-ci.

Je ne parle pas ici de la langue approximative dans laquelle trop de passages de ce texte ont été livrés au public lecteur, et que j'impute à la négligence de l'éditeur, par ailleurs inadmissible. Quand on lit des phrases comme :



Elle a dû s'endormir vers la fin de la nuit comme elle fait tout le temps quand elle lit, à moins que prise tout à fait par sa lecture, elle n'a pas vu le temps passer, et ignore encore que le matin est déjà là depuis longtemps (p. 45);

ou encore :

et pourtant, quelle débandade, c'est aussitôt qu'on se retrouve au milieu d'eux (p. 94),

on regrette que la toilette de ce roman n'ait pas été un peu prolongée avant la livraison. Mais ce n'est pas de cela dont je parle quand je cherche du texte de Beaulieu dans ce roman.

Un texte bien de Beaulieu, ce serait, pour donner un exemple, la seule saga que Victor-Lévy Beaulieu ait achevée à ce jour, sauf erreur de ma part, *Les Voyages*. Et pas seulement les trois tomes centraux du *Monsieur Melville* mais, sans aucune réserve, chacun des huit ouvrages que compte cette série dans laquelle j'aime à voir pour ma part un des textes les plus puissants et les plus étonnants aussi de notre littérature romanesque contemporaine. Je me demande alors si on s'attend vraiment à ce que soit reçu comme un roman de la même trempe cet *Héritage* (trop) facile à lire et à se représenter, de la graine de best-seller, pourquoi pas, écrit avec une clarté d'écriture qui n'est pas la pureté telle qu'on la trouve dans les récits de Louis Gauthier, par exemple, mais qui est bien plutôt une simple recherche de transparence dont il faut comprendre, vu le projet d'ensemble et l'aboutissement télévisuel immédiat, qu'elle était indispensable. À mon humble et partial avis, *L'héritage* — le roman, j'entends — passe à côté de ce qui avait fait l'envergure du

travail de romancier de Victor-Lévy Beaulieu depuis dix ans. Pour le téléroman, c'est évidemment tout à fait différent. Au-delà de l'effet de scandale produit par des contenus qui avaient rarement été dits ici avec autant de brutalité et de sérieux à la fois, on ne peut que se réjouir de voir la littérature valorisée dans une fiction télévisée, non seulement comme loisir, chez une Albertine lectrice de *la Recherche du temps perdu*, ou comme préoccupation privilégiée, chez Philippe Couture, mais également en elle-même, de par la présence — presque l'omniprésence — du fait littéraire dans l'anecdote générale de *L'héritage*. Mais parler du téléroman n'est pas parler du roman.

C'est pourquoi, plutôt que de devoir chercher, et trouver ou pas, dans cette publication une nouvelle étape du cheminement de romancier de Victor-Lévy Beaulieu, je préfère voir, dans cette coïncidence d'un récit écrit et d'un récit télévisé, la manifestation d'un genre «littéraire» peut-être nouveau, peut-être promis à un brillant avenir, que peut-être en outre Victor-Lévy Beaulieu manipulerait et maîtriserait mieux que quiconque, et que je ne sais comment appeler : ce genre qui consisterait à écrire des romans en pensant à la télévision, c'est-à-dire en pensant qu'ils sont destinés à ce que l'histoire qu'ils racontent soit présentée à la télévision.

À ce moment-là, et dans ce contexte, sans doute engluée dans des préjugés intellectuels de classe et une difficulté à reconnaître le même statut à la littérature dite plus «populaire» qu'à la littérature dite plus «savante», je m'entêterai pourtant encore à prétendre que Victor-Lévy Beaulieu n'a pas vraiment écrit, avec cet *Héritage*, un roman. □

Notes

1. Appréciation de Louise Cousineau dans *La Presse*, reproduite à l'endos de la couverture du roman.
2. Ne serait-ce que du fait du passage des descriptions de lieux aux décors. Mais de nécessité d'adaptation des dialogues, à certains moments il me semble qu'il n'y a à peu près pas : le roman est déjà amplement «dialogué».
3. Peut-être un cas semblable serait-il celui de Louis Caron et de sa suite au *Canard de bois*, *Les Fils de la liberté*.